

# LES CAHIERS DE TAIZÉ

## 6

frère John

## Avons-nous besoin de l'Église ?

Deux mille ans après avoir sillonné les routes de la Palestine, Jésus de Nazareth continue à susciter l'intérêt de nos contemporains. Qu'on le voie comme maître de sagesse, comme prédicateur d'une religion épurée, enracinée dans le cœur, comme visionnaire social songeant à une société fraternelle, cet être pratiquement inconnu de son vivant, cantonné dans une province reculée de l'Empire romain, parle encore de nos jours, même à ceux qui ne professent aucune foi en Dieu. Le fait que sa brève carrière se soit terminée par une mort violente et honteuse n'entame en rien sa renommée : il prend ainsi sa place dans la lignée de tous ceux qui, depuis Socrate jusqu'au Mahatma Gandhi et à Martin Luther King, ont lutté vaillamment – et vainement ? – pour un monde meilleur.

Cette même fascination, il faut le dire, ne s'étend pas à l'institution qui revendique l'héritage du Jésus historique, à savoir l'Église chrétienne. Entachée depuis longtemps par des inconséquences, dont la division en nombreuses factions n'est que la plus notoire, considérée souvent comme un fossile en dehors du cours de l'histoire ou comme ennemie du dynamisme de la vie par ses interdits, l'Église s'attire parfois le reproche d'être écartée des visées de son fondateur. La célèbre boutade d'Alfred Loisy (1857-1940), théologien catholique français excommunié en 1908, exprime un état d'esprit assez répandu de nos jours : « Jésus annonçait le royaume et c'est l'Église qui est venue. » Nombreux sont ceux qui, par conséquent, pensent pouvoir ou devoir vivre une vie chrétienne sans référence explicite à la communauté organisée des disciples du Christ. Leur mot d'ordre est : « Le Christ sans l'Église ».

Dans ces pages, examinons le bien-fondé de cette affirmation. À quel titre l'Église est-elle nécessaire pour le projet de Jésus ? Est-elle une erreur historique ? N'a-t-elle qu'une importance relative, soutenant la foi de l'individu par son caractère collectif et organisé, ou est-elle essentielle pour le contenu de cette foi ? Dans ce cas, comment faire ressortir davantage son importance ?

## Les racines du scandale

Regardons tout d'abord les raisons motivant un rejet de l'Église. Dans le langage du Nouveau Testament, il s'agit de sa qualité de *skandalon*, vocable qui n'est pas tout à fait équivalent à notre mot « scandale ». Certes, parfois dans l'Église éclatent de véritables scandales, comme quand ses responsables détournent les fonds pour s'enrichir ou sont accusés d'abus sexuels. De tels actes notoires choquent le public, tant ils sont en contradiction flagrante avec le contenu de la foi professée par ceux qui en sont les auteurs.

Mais le mot grec *skandalon* a un sens plus large. Littéralement, il veut dire « pierre d'achoppement », quelque chose sur notre chemin qui nous fait trébucher, qui nous fait quitter le bon chemin, bref qui nous dé-route. Appliqué à la foi, il se réfère au décalage entre nos attentes et la réalité vécue et, en conséquence, il nous place devant une alternative.

Dans les textes du Nouveau Testament qui utilisent le substantif *skandalon* ou le verbe apparenté *skandalizô*, nous trouvons à première vue deux emplois apparemment différents, l'un négatif et l'autre positif.

Les termes s'appliquent d'abord à toute conduite incongrue par rapport à l'Évangile, qui risque d'éloigner autrui de la foi professée. De tels actes et ceux qui en sont responsables sont à éviter (Romains 14, 13 ; 16, 17), ils sont l'œuvre du Tentateur (Matthieu 16, 23) et justifient l'exclusion du Royaume de Dieu (Matthieu 13, 41). Par conséquent, il serait même préfé-

nable de couper la partie du corps responsable que de poser de tels actes (Marc 9, 43-48 ; Matthieu 5, 29-30 ; 18, 8-9).

Mais voici que toute une autre série de textes applique ces vocables à Jésus lui-même et à sa manière de vivre. Il « scandalise » les habitants de Nazareth (Matthieu 13, 57), ainsi que les Pharisiens (Matthieu 15, 12), le peuple juif dans son ensemble (Romains 9, 33), « beaucoup » (Matthieu 24, 10) et même ses propres disciples (Marc 14, 27-29 ; cf. Jean 6, 61). Il fait cela avant tout par sa mort ignominieuse (1 Corinthiens 1, 23 ; Galates 5, 11). Jésus va donc jusqu'à proclamer : « Heureux est celui qui n'est pas scandalisé en moi » (Matthieu 11, 6 ; Luc 7, 23).

À première vue, nous serions enclins à supposer que les deux emplois de cette notion de « scandale » sont foncièrement différents. Après tout, les disciples du Christ égarent les autres et jettent le discrédit sur eux-mêmes par leur infidélité à l'Évangile, tandis que Jésus déroute par son comportement inattendu, si différent de ce qu'on attend d'un émissaire de Dieu.

Les deux réalités ont néanmoins une base commune, elles découlent toutes deux de la manière choisie par Dieu pour réaliser son dessein d'amour. En effet, plutôt que de transformer le monde et d'éliminer le mal par des actes éclatants de puissance, le Dieu de la Bible parcourt un chemin beaucoup plus humble et effacé. Il épouse la condition humaine en partant du bas, il entre dans sa création discrètement, sans faire de bruit et sans violer la liberté des acteurs, misant sur une lente transformation du dedans plutôt qu'opérant un revirement spectaculaire de la situation.

C'est cette option de base de la part de Dieu qui fonde les deux sortes de scandale. Précisément parce que Jésus ne vient pas en maître triomphant mais mène une vie à maints égards ordinaire, et avant tout parce qu'il ne résiste pas au mal par la force humaine, il déconcerte ceux qui attendent une intervention divine qui changerait le cours de l'histoire – et leur propre existence – de façon sensationnelle. Quand, au seuil de son ministère, Jésus accomplit des actes de guérison pour indiquer la présence de Dieu faisant irruption dans le monde, il attire les foules, mais assez vite un grand nombre sont déçu que de tels prodiges ne se multiplient pas. C'est que, dans l'esprit de Jésus, les signes qu'il accomplissait n'étaient jamais une fin en soi, ils devaient conduire à un changement de regard et à une attitude de confiance en lui. Ceux qui n'étaient pas à même de faire ce pas étaient vite « scandalisés » par son apparente inefficacité. Dans le meilleur des cas, ils sont devenus indifférents, mais la déception de certains s'est bientôt mue en une opposition active.

Or, c'est cette même humilité de Dieu, son refus d'imposer une solution par la force, qui rend possible le « scandale négatif ». Jésus a confié son message à ses disciples, des hommes et des femmes sujets à toutes les limites qui caractérisent la condition humaine. Certes, il les a assurés de son soutien permanent par la présence active de son Souffle de vie (voir Jean 14, 15-16.26), il a même promis d'être avec eux « jusqu'à la fin des temps » (Matthieu 28, 20). Il n'a jamais prétendu pour autant changer leur humanité, en faire des surhommes exempts de toute défaillance.

Arrêtons-nous un instant pour considérer l'incroyable pari que représente cette option de base. La leçon de l'histoire multiséculaire d'Israël était sans ambiguïté : la transformation de la société humaine en un règne de justice et de paix ne pouvait qu'être l'œuvre de Dieu seul. Laissés à eux-mêmes, les humains ne feraient que se traîner dans la boue de leurs exclusives et de leurs inconséquences. La seule espérance véritable se trouverait dans une intervention divine totalement imméritée. Or, pour les disciples de Jésus, cette intervention a bien eu lieu dans sa vie, sa mort et sa résurrection. Seulement, vu de l'extérieur, par un regard se fixant sur les conséquences vérifiables, le bilan n'était pas formidable. Le prétendu Fils de Dieu a mené une existence plutôt ordinaire, à part quelques guérisons dans des endroits reculés. Sa prétention à inaugurer le Règne de Dieu s'est soldée par sa mort violente et la dispersion de ses disciples. Si, par la suite, quelques-uns des siens ont prétendu qu'il n'était pas resté au pouvoir de la mort mais était retourné à la vie, force est de constater que cette présence a eu un impact avant tout sur la conviction de ses adeptes. Pour le reste, l'histoire suivait tranquillement son cours habituel, avec son cortège de toutes sortes de maux. La façon d'agir divine laisse planer une incertitude et n'emporte nullement l'adhésion des cœurs de façon impérative. Ce qu'on peut appeler « la logique de l'incarnation » place les humains devant un choix qui est tout sauf évident.

## La semence et le levain

Dieu avait-il bien l'intention d'agir ainsi ? La mission de Jésus aurait-elle dû se passer autrement ? Un argument probant contre la thèse d'un échec vient du fait que, pendant sa vie terrestre, Jésus lui-même a tout fait pour expliquer cette logique déroutante de Dieu. Il l'a fait avant tout dans cette partie de son enseignement que la plupart des savants tiennent pour la plus authentique, à savoir les paraboles. D'après les évangiles, Jésus avait l'habitude de transmettre son message par des images prises dans la vie quotidienne et visant non pas à l'acquiescement passif à des vérités abstraites mais à une prise de conscience, à une perception active de ce qui était en train d'arriver. Or, deux des images-clés de Jésus illustrent à merveille cette façon divine de procéder qui rend possible, voire inéluctable, le *skandalon*.

La première de ces images est la *semence*. Jésus compare la venue du Règne de Dieu à un semeur qui jette partout ses graines. Quand cette semence rencontre un terrain propice, elle produit une récolte abondante (Marc 4, 3-9). Ou encore, Dieu vient dans le monde pour le transformer de la façon dont une graine de moutarde, presque invisible, finit par devenir une des plus grandes plantes (Matthieu 13, 31-32). D'autres paraboles précisent ce processus. La semence grandit toute seule, par étapes ; malgré sa petitesse, elle possède un dynamisme qui transforme tout (Marc 4, 26-29). Puis, afin d'accomplir sa tâche, elle doit « tomber

en terre et mourir » (Jean 12, 24) : sa disparition et son échec apparent sont, paradoxalement, les conditions de son efficacité.

Cette image est doublée d'une autre, le *levain*, qui renforce et le caractère caché et la puissance inexorable de l'activité divine : « Le Royaume de Dieu... est semblable à du levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé » (Luc 13, 20-21).

De telles paraboles décrivent l'entrée de Dieu dans le monde comme un événement minuscule, méconnaissable, comme presque rien au regard des humains. Cependant, ce « presque rien » recèle un dynamisme qui s'empare des éléments du monde pour en faire quelque chose d'inattendu. Sans faire de bruit ou attirer l'attention, l'activité divine atteint immanquablement son but (cf. Isaïe 42, 2-4 ; 55, 10-11). Ainsi, tout ce que l'air et la terre ont à offrir est assimilé par la petite graine afin de donner naissance à une réalité neuve et impressionnante, un grand arbre. De même, une pincée de levain travaille une lourde pâte pour en changer complètement l'aspect. Ces images décrivent un authentique concours entre deux éléments hétérogènes, donnant lieu à quelque chose d'inédit et de très beau.

Jésus décrit donc son entreprise comme la transfiguration progressive des réalités terrestres par une puissance cachée, intérieure. Cette puissance est avant tout celle de sa parole (voir Marc 4, 14), portée par son Esprit (voir Jean 6, 63) ; entrant grâce à l'écoute, elle travaille le cœur humain. Ces paraboles supposent la

présence d'une matière plus ou moins réfractaire et une période de transition plus ou moins longue. L'image de la graine de moutarde distingue deux temps, la croissance de l'arbre puis la venue des oiseaux pour y nicher, tandis que celle du levain n'en comprend qu'un seul, mais dans les deux cas le résultat final est le même : une transformation étendue et radicale à partir de « presque rien » sur le plan humain.

Or, c'est ce « presque rien » qui donne lieu au *skandalon*. D'abord en Jésus. Confronté à ses prétentions d'un côté et sa façon d'être et d'agir de l'autre, son auditoire était forcément placé devant un dilemme : cet homme extérieurement si démuné pourrait-il être l'Élu de Dieu, envoyé pour inaugurer le Royaume promis ? L'unique issue positive de ce dilemme consistait en un acte de foi provenant de Dieu lui-même, par lequel le croyant pénétrait le revêtement humain pour discerner l'identité véritable de l'Envoyé. « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux » (Matthieu 16, 17 ; cf. Jean 6, 44). Là où cet acte de foi ne survient pas, c'est le « scandale » et, « dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui » (Jean 6, 66). Mais là où l'acte de foi a lieu, Dieu prend vraiment racine dans notre terre : la semence commence à pousser, le levain travaille secrètement la pâte. La communauté des disciples, c'est-à-dire de ceux dont la foi dépasse les apparences pour voir Dieu à l'œuvre dans le Christ Jésus, possède désormais « les clefs du Royaume des cieux » (Matthieu 16, 19), et c'est par elle que l'ensemble de

l'humanité aura (ou n'aura pas) accès à ce mystère de la présence divine au cœur de la création.

## L'Église en chemin

Corps du Christ, re-présentation du Ressuscité au fil des siècles, la communauté des croyants suit forcément la même logique d'incarnation que celle de son fondateur. Elle est, elle aussi, une réalité mixte, le point où l'Absolu de Dieu rencontre les limites de notre monde. À la différence essentielle près que, tandis que l'humanité de Jésus était entièrement au service de sa mission – aucun obstacle en lui à la transmission de la lumière divine (cf. Jean 5,30 ; 6,38) – celle de ses disciples ne bénéficie pas d'une telle transparence. En effet, notre condition humaine est forcément grevée d'une dimension de repliement : plutôt que d'être pleinement ouverts à la Source, nous sommes guettés par la tentation permanente de chercher notre fondement en nous-mêmes. Il s'ensuit que le côté humain de l'Église ne se caractérise pas uniquement par la faiblesse, mais par une vulnérabilité qui court perpétuellement le risque de se muer en une fausse autonomie ou suffisance.

La logique divine réfractée par la condition humaine place ainsi l'Église chrétienne face à un dilemme, exprimé par les deux sortes de *skandalon* que nous avons examinées. D'une part, si elle suit fidèlement les

traces de son Maître, elle s'attirera le reproche d'être irréaliste ou elle exaspérera par ses prises de position dérangeantes. Et de l'autre, lorsqu'elle délaissera le chemin étroit de l'imitation du Christ pour tenter de « réussir » selon les critères de ce monde, sa visibilité, même et surtout quand celle-ci est impressionnante, occultera son identité véritable. Quand l'Église met sa confiance en ce qu'elle possède plutôt qu'en Celui qu'elle suit vers un pays inconnu à l'instar d'Abraham (voir Hébreux 11,8ss), quand elle n'imité plus l'attitude de Moïse, « estimant comme une richesse supérieure aux trésors de l'Égypte l'opprobre du Christ » (Hébreux 11,26), elle cesse d'être une traduction fidèle de l'Absolu divin au cœur des réalités terrestres. L'inefficacité ou l'infidélité : voici l'alternative infructueuse avec laquelle la communauté des croyants semble condamnée à se débattre.

À y regarder de plus près, cependant, ces deux façons d'être ont toujours coexisté dans la vie du peuple chrétien. Pour reprendre l'image utilisée par Jésus, une partie de la pâte se laisse travailler par le levain de l'Évangile, tandis qu'une autre reste plus ou moins réfractaire. La ligne de démarcation est sans cesse en mouvement, elle ne passe pas seulement entre « l'Église » et « le monde » mais entre des secteurs différents du peuple chrétien, et en fin de compte à l'intérieur de chaque croyant. L'Église dans son ensemble est perpétuellement tentée d'infidélité à son fondateur et, en même temps, constamment traversée par des courants d'une plus grande authenticité évangélique, communément appelés des « nouveaux » ou des

« réformes ». Ces derniers ont toujours une physionomie pascale, ils comportent une mort à soi-même et à ses vues trop étroites pour renaître, transfiguré par la nouveauté de l'Évangile.

Si la communauté chrétienne se présente nécessairement sous un double aspect, toujours en chemin, il s'ensuit que toute tentative de résoudre ses problèmes par la séparation tend à méconnaître la dynamique véritable qui l'anime. Face à une Église qui semble trop pactiser avec les puissances de ce monde plutôt que de faire confiance à la force paradoxale de l'Évangile, qui paraît faiblesse aux yeux humains (cf. 1 Corinthiens 1, 18ss), la tentation est grande de quitter la masse apparemment infidèle pour trouver refuge dans un petit groupe de gens ayant la même sensibilité, plus attentifs aux exigences de l'Évangile. Mais avec un regard affiné par les leçons de l'histoire, nous comprenons que les visionnaires d'aujourd'hui deviennent bien vite les conformistes de demain, et alors le processus de division se poursuit, conduisant au morcellement des disciples du Christ en une multitude de sectes indifférentes ou hostiles les unes aux autres. S'il peut être utile, voire parfois nécessaire, de concentrer un peu le levain afin d'optimiser son action, il ne faudrait pas pour autant l'enlever de la pâte sans risquer de gâcher tout le processus.

Dans une autre parabole, d'ailleurs, Jésus nous met en garde explicitement contre une telle éventualité. Décivant un champ où le bon grain et les mauvaises herbes sont enchevêtrés, il prévient toute tentative intempestive de les séparer, au risque d'abîmer tout le

travail. Un discernement conduisant à un tri ne pourrait advenir qu'au moment de la récolte et, même là, ce ne serait pas l'œuvre des hommes mais de Dieu (voir Matthieu 13, 24ss ; cf. 13, 47ss).

Est-ce à dire que nous devons simplement tolérer toutes les infidélités des disciples du Christ, ou même les considérer comme le pendant inévitable et normal de la tentative de vivre l'Évangile ? Bien au contraire. Jésus lui-même est formel à cet égard :

Il est impossible que les scandales n'arrivent pas, mais malheur à celui par qui ils arrivent ! Mieux vaudrait pour lui se voir passer autour du cou une pierre à moudre et être jeté à la mer que de scandaliser un seul de ces petits. Prenez garde à vous ! (Luc 17, 1-3 ; cf. Matthieu 18, 6-7)

De même, saint Paul s'emportera contre ceux qui soutiennent que, si Dieu peut faire usage du péché en vue d'arriver à ses fins, le mal est justifié, voire nécessaire :

Comme certains nous accusent outrageusement de le dire, devrions-nous faire le mal pour qu'en sorte le bien ? Ceux-là méritent leur condamnation. (Romains 3, 8)

Nous sommes donc invités à nous tenir au cœur d'une tension par moments crucifiante : chercher la volonté de Dieu de toutes nos forces, tout en refusant de nous démarquer de ceux qui, engagés sur le même chemin, restent en arrière ou sont en passe de se fourvoyer. Sinon nous risquons d'éliminer tous les scandales au prix d'un scandale encore plus grand, celui d'avoir déchiré la tunique sans couture du Christ.

## Discerner le Corps

Reprenons notre question depuis le départ. Voici deux mille ans, un homme est apparu en Palestine avec un message insolite. Il annonça au peuple d'Israël la bonne nouvelle que ses attentes séculaires étaient en train de se réaliser : « Le Règne de Dieu est à la porte ! » (Marc 1, 15a). En d'autres termes, Dieu est maintenant en train de prendre les choses en main, offrant aux humains une communion avec lui, qui a comme conséquence inéluctable une communion entre eux, la transformation de la terre en un royaume de justice et de paix.

Pour Jésus, cependant, ce Règne tant désiré devait arriver de façon quelque peu déconcertante. Loin d'être un œuvre tombé du ciel toute faite, supprimant par un coup de baguette magique les imperfections de ce monde, il s'agit plutôt d'une lente transfiguration des réalités humaines « par le bas ». Dieu agit ainsi dans un plein respect de la liberté humaine, pour que la réponse à ses appels vienne sans contrainte de cœurs confiants. Cette réponse confiante du cœur humain (« la foi »), qui se traduit ensuite par des actes extérieurs, devient par conséquent le fondement même de la présence de Dieu sur la terre.

« Changez votre mentalité et faites confiance à la bonne nouvelle ! » (Marc 1, 15b). La transfiguration du monde commence là où des hommes et des femmes, mus par un appel intérieur perçu au plus profond d'eux-mêmes, regardent au-delà des apparences pour discerner en Jésus l'Envoyé de Dieu. En se mettant à sa

suite, ils prennent leur place au sein de la communauté des disciples, ceux qui restent auprès de Jésus et sont envoyés vers les autres en son nom (cf. Marc 3, 14).

À la suite de la mort et de la résurrection de Jésus, c'est cette communauté qui prend la relève. Elle a comme vocation de continuer à annoncer le message d'une communion retrouvée avec Dieu et entre les humains et de l'anticiper par sa manière de vivre. En invitant les auditeurs à entrer dans cette communion et en les incorporant par le baptême, en célébrant leur unité dans l'eucharistie, le rassemblement des disciples du Christ (appelé dans le Nouveau Testament *ekklêsia*, l'Église) devient sur cette terre la proclamation et le germe de la grande œuvre que Dieu est en train d'accomplir. Selon la formule lapidaire du Concile Vatican II, l'Église est « le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen, de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (Constitution sur l'Église *Lumen gentium*, 1).

En même temps, à cause de la façon divine de procéder, la présence et l'activité de Dieu dans la communauté des disciples du Christ ne sautent pas aux yeux mais doivent être *discernées*. Face à l'Église, les humains sont mis devant un choix analogue à celui auquel ils étaient confrontés par Jésus durant sa vie terrestre, et même après sa résurrection (voir Matthieu 28, 17). Sont-ils capables de dépasser les apparences souvent contradictoires pour découvrir Dieu à l'œuvre ? Dans le langage de saint Jean (cf. Jean 6, 26.36), peuvent-ils lire correctement le signe pour pouvoir croire ? Seulement, par rapport à l'Église ce discernement est plus

complexe que face au Jésus historique. La difficulté à voir Dieu dans Jésus de Nazareth résidait dans son dénuement humain. Or, ce paradoxe de la force divine dans la faiblesse humaine est présent également dans la vie de l'Église, mais il est souvent occulté par une autre dynamique : le refus de cette faiblesse par les membres de l'Église, voire de ses responsables, et la tentative correspondante de modeler la communauté chrétienne sur les critères de la société ambiante.

Un tel manque de confiance dans la force divine a des conséquences extrêmement graves. Dans la mesure où la communauté des disciples du Christ cherche à « réussir » humainement, elle obscurcit le visage du Christ crucifié et ressuscité, le remplaçant par un masque, peut-être de facture impeccable mais en fin de compte sans vie. Elle déçoit, par conséquent, ceux qui viennent à chercher l'eau vive promise par le Christ, faisant naître chez eux indifférence ou volonté de fuir. Pareillement, elle attire davantage ceux qui cherchent en elle autre chose que l'Évangile, par exemple la justification de telle ou telle façon de vivre ou la défense d'une nation ou d'une civilisation. Certes, les gens viennent au Christ pour de multiples raisons et nul n'est en droit de les rejeter (cf. Jean 6, 37). Comme pendant le ministère terrestre de Jésus, ceux qui viennent d'abord pour des motifs intéressés peuvent ensuite découvrir le trésor de l'Évangile et vivre une conversion. Il n'empêche que les adeptes d'un « christianisme sans le Christ » n'aident pas l'Église à vivre la vocation qui est la sienne et à aller de l'avant sur le droit et étroit chemin du témoignage.

Ce n'est pas pour rien que c'est souvent dans les périodes où l'Église est honnie par la société environnante qu'elle commence à retrouver sa physionomie authentique. Il ne s'agit nullement de se complaire dans un « complexe de persécution », mais de reconnaître que la persécution vient parfois comme une grâce, dans la mesure où elle éloigne l'Église des puissances de ce monde et rend plus manifeste son identité à son fondateur.

Si donc une purification permanente de la communauté chrétienne est essentielle pour sa mission, il ne faut pas pour autant imaginer que l'Église, encore en chemin dans l'histoire, puisse jamais témoigner de la présence de Dieu sans ambiguïté. Un acte de discernement s'avérera toujours nécessaire, impliquant un dépassement des apparences souvent opaques et parfois même rebutantes. Comme ce fut le cas pour Pierre (voir Matthieu 16, 15-17) et pour le « bon larron » (voir Luc 23, 40-43), ce regard ne peut venir que comme une grâce, un don immérité de claire vision.

## Sortir du dédale de la division

Faute de cette purification et de ce discernement, la communauté des disciples du Christ entre fatalement dans une dynamique de division. Un clivage ruineux se produit dans les esprits entre le Christ, tel qu'on le voit dans le Nouveau Testament, et son Corps, tel qu'on

le constate autour de soi. Et ce clivage se concrétise ensuite dans les relations entre les croyants. Pour revenir aux catégories des paraboles, on tente d'extraire le levain de la pâte pour l'employer ailleurs, de déraciner la semence pour la planter dans une terre plus propice. Ou bien on tente d'enlever toutes les mauvaises herbes et de les jeter dehors. Bref, on imagine qu'on peut construire une Église idéale à force de (bonne) volonté et avec les moyens dont on dispose. La réalité humaine étant ce qu'elle est, à plus ou moins brève échéance, de telles tentatives se soldent par un échec et le processus recommence. À la fin, le morcellement du peuple chrétien rend encore plus ardu le discernement du Corps du Christ, lieu de réconciliation irremplaçable avec Dieu et entre les humains.

Nous constatons les résultats de ce processus séculaire dans le paysage chrétien autour de nous. Il ne s'agit pas pour autant de refaire le procès de l'histoire et de critiquer nos devanciers. Sans l'avantage d'un regard rétrospectif, les enjeux leur ont sans doute paru bien différents. Notre tâche est plutôt de réaliser les paroles du pape Jean XXIII, souvent citées par frère Roger, le fondateur de Taizé : « Nous ne chercherons pas à savoir qui a eu tort ou qui a eu raison ; les responsabilités sont partagées ; nous dirons seulement : réconcilions-nous ! ». Dans notre siècle, cette réconciliation commence forcément par une nouvelle prise de conscience de la réalité de l'Église et la volonté ferme de laisser derrière nous, une fois pour toutes, ces mesquines querelles ne servant qu'à renforcer une identité étriquée au dépens des autres.

Pour répondre à notre question, alors : oui, nous avons besoin de l'Église, car c'est l'endroit où le levain de l'Évangile rencontre la pâte humaine dans toute son opacité. Loin d'être une fausse piste, une fâcheuse alternative au Royaume de Dieu, elle est le milieu dans lequel ce Royaume prend forme de façon pleinement réaliste, en tenant compte de l'être humain dans sa misère comme dans sa grandeur. Le chemin vers une vie authentique ne passe pas par un Christ idéal, désincarné, accessible seulement par une reconstruction historique, mais par le « Christ de communion », vivant et mystérieux, c'est-à-dire le Christ traversant les siècles dans la communauté des hommes et des femmes qui marchent sur ses traces. Pour invraisemblable que cela puisse paraître, on entrera en relation avec lui à travers cette communauté, ou on ne le trouvera pas du tout.

Ce discernement du mystère du Christ présent dans l'Église va de pair avec un engagement à faire de la communauté chrétienne le lieu où ce mystère rayonne toujours davantage. Et cela ne peut que commencer par nous-mêmes. Plus nous suivons le chemin de l'Évangile, renonçant à toute tentative de faire triompher notre cause par les moyens de ce monde, plus nous éliminons de l'Église le maquillage factice qui la rend méconnaissable et plus nous en restaurons la beauté authentique, « sans tache ni ride ni rien de tel » (Éphésiens 5, 27).

De nos jours, une nouvelle prise de conscience de la réalité de l'Église dans toute son ampleur, autrement dit un discernement du Corps du Christ, s'avère ainsi

être le chemin incontournable pour rendre possible l'avenir de la foi chrétienne. C'est le grand mérite de ce qu'on appelle le mouvement œcuménique du siècle dernier d'avoir conduit à cette découverte. Auparavant, on identifiait en général l'Église de Dieu avec sa propre communauté de foi, reléguant les autres croyants aux ténèbres extérieures de l'oubli ou du mépris. Ou bien on minimisait l'importance de la communion visible entre chrétiens, mettant l'accent sur la foi personnelle ou, tout au plus, celle vécue dans un petit groupe. L'unité et l'universalité de l'Église étaient considérées soit comme purement visibles, c'est-à-dire déterminées sans réserve par les structures sociologiques et juridiques organisant une partie du peuple chrétien, soit comme purement invisibles, connues de Dieu seul. Et, dans les deux cas, on envisageait l'Église en termes statiques, comme une réalité déjà accomplie.

La logique de l'incarnation mise en évidence dans ces pages permet de comprendre les limites d'une telle vision. Tout comme la vie de son fondateur, la communauté chrétienne telle qu'elle sort des livres du Nouveau Testament n'est nullement invisible : elle est composée de femmes et d'hommes de chair et d'os, réunis par la prédication de la Bonne Nouvelle et vivant une vie commune au sein de l'histoire humaine. En même temps, sa réalité empirique, forcément incomplète, entachée de multiples inconséquences et divisions, ne correspond pas pleinement à son identité profonde, celle d'être « l'offre en acte d'une communion universelle en Dieu » (voir *Les Cahiers de Taizé*, 3). On ne peut discerner cette identité que par

le regard de la foi, en dépassant les apparences souvent trompeuses pour saisir Dieu à l'œuvre dans la misère humaine. Ce regard voit tout, pour ainsi dire, à partir de son accomplissement en Dieu. Il permet à des personnes encore en route de pressentir le grand arbre habité par tous les oiseaux et d'en saisir l'identité avec la petite graine de moutarde. Il voit l'Église comme une communion universelle en devenir perpétuel (voir Éphésiens 4, 16).

En ce qui concerne les chrétiens en pleine communion avec le siège de Rome, c'est le concile Vatican II (1962-1965) qui a marqué un développement significatif à cet égard, notamment dans la constitution *Lumen gentium*. Dans la théologie catholique préconciliaire après la Réforme, il y avait une virtuelle identification de l'Église du Christ avec l'Église romaine. Et voici que, dans ce document, on dit que, si l'Église, « en tant que société constituée et organisée en ce monde, subsiste dans l'Église catholique gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques en communion avec lui » (car elle ne pourrait pas être une réalité purement invisible ou future, et une réelle continuité la lie à l'Église des débuts, notamment par le biais du ministère et des sacrements), néanmoins « des éléments nombreux de sanctification et de vérité se trouvent hors de ses structures », ce qui rend impératif le mouvement vers une plus grande unité (*Lumen gentium*, 8). Ces paroles, trop souvent mises à toutes les sauces, non sans la complicité des médias peu avertis voire férus de controverse, sont en fait la charte d'une « ecclésiologie de communion », admettant des degrés

différents de communion dans les relations entre les chrétiens et entre leurs communautés. L'Église y est vue comme une réalité complexe en voie de développement, un mystère de foi qui en définitive ne fait qu'un avec le mystère du Christ.

Une telle conversion de regard est la démarche essentielle pour sortir du scandale de nos divisions. Cela devient évident si nous considérons le *skandalon* biblique par excellence – la croix du Christ. La croix déroutée des deux manières déjà constatées : elle témoigne de la faiblesse inimaginable de Dieu (« Qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ de Dieu, l'Élu ! » Luc 23, 35) et, en même temps, de l'incapacité de son peuple à discerner le jour où Dieu le visite (Luc 19, 44) et à vivre à la hauteur de sa vocation (« Crucifie-le ! Nous n'avons de roi que César » Jean 19, 15). Or, c'est précisément dans ce lieu du double *skandalon* que Dieu se rend présent, au cœur de l'histoire humaine marquée par le mal. Pour qui sait voir, alors, ce lieu de malédiction (voir Galates 3, 13) devient source de vie et d'unité, l'unique portail qui ouvre sur la résurrection.

De façon analogue, c'est seulement en discernant dans l'Église chrétienne, vue dans toute son étendue, le *totus Christus*, le « Christ de communion » se communiquant à travers les siècles, que nous trouverons la clef pour passer de l'hiver de nos inconséquences à un printemps des réconciliations, pour nous-mêmes ainsi que pour le monde entier. Avons-nous donc besoin de l'Église ? Oui, car en dernière analyse elle offre le seul accès au mystère de Dieu fait chair pour attirer tous les humains à lui (voir Jean 12, 32). Si elle peut pren-

dre l'aspect, à l'instar de son Maître, d'une « pierre d'achoppement et d'un rocher qui fait tomber », cette pierre est, en fait, « la tête de l'angle » de la demeure de Dieu parmi les hommes. À nous alors, fermement attachés au Christ, d'être des pierres vivantes qui forment, toutes ensemble, un édifice spirituel en vue d'offrir un culte agréable à Dieu (voir 1 Pierre 2, 4-10). Contemplant le Christ présent dans son Corps, ressuscité mais portant encore les plaies de sa passion, nous deviendrons toujours plus ce Corps, lieu où l'univers s'ouvre au mystère éblouissant de Dieu.

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France  
DL 1062 - mai 2008 - ISBN 9782850402531

Achévé d'imprimer en mai 2008 imprimerie - AB.Doc, 71100 Chalon sur Saône